

Le poème du jardin saccadé.

« Honnêtement Arthur ? C'est médiocre. C'est même pour ainsi dire franchement nul. Non. Non vraiment. Il n'y a rien. C'est vide. C'est complètement vide. »

Le silence au bout du fil. Il reprend :

« Et puis après ? Non mais c'est vrai. Quatre poèmes, je ne vais pas en faire un recueil... Non. Non vraiment. Je ne peux pas publier ça. Enfin Arthur... Arthur ? »

— Je manque d'inspiration George.

— Ah ! L'inspiration ? L'inspiration maintenant ! Arrête avec tes conneries veux-tu. L'inspiration c'est une idée de couilles-molles. Un concept débile de gros lâches qui tentent de maquiller leur stérilité artistique, avec des contes pour gosses, aromatisés au pain d'épice et à l'amour éternel. Il n'y a que le travail. Le travail et la persévérance. »

Poèmes de plomb. Rimes oxydées. Je suis rempli de soufre et de mercure. Poète métallique, je suis l'alliage sans valeur d'un esprit mécanique et d'une âme sèche. J'écris. Je raye. Je souligne le mot radium d'un désespoir titanique.

« Écoute Arthur... Il faut te ressaisir. Je suis vraiment navré qu'Hélène t'ait quitté. Mais tu ne peux pas...

— Je suis amoureux George.

— ... continuer comme... quoi ? Quoi encore ? Hélène est revenue ?

— Cette fille dans l'autobus.

— Une fille ? Quelle fille ? Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? Je te parle de poésie Arthur. Je te parle de publication. Tu ne donnes plus rien. C'est une affaire sérieuse nom de Dieu ! »

Bats des ailes soleil. Brûle contre ma peau. Brûle ma chair et déchire mes os. Mais comment oses-tu, déesse, transpercer le jour et briller plus haut que lui ? Mais comment oses-tu, mirage, transpercer le réel avec autant d'impunité ? Si tu appartiens au monde des rêves restes-y ! La vie, monotone et pleine d'ennui est humiliée de ta présence. Tu la transperces et rabaisse chacun de ses participants à la laideur de ses envies. Comment peux-tu marcher sur ce monde ordinaire et regarder le ciel ? Mais regarde-nous. Allez regarde. Je veux t'aimer ne m'ignore pas. S'il te plaît tombe, juste encore un peu.

Elle descend de l'autobus. Il reviendra demain.

Nous avons dansé toute la nuit sur la piste de danse du Palladium. Cet endroit semble avoir été construit en ton honneur. Mille lumières d'argent glissent contre ta peau. C'est une pluie de paillettes d'iridium. Tu tournes et brilles comme un platinoïde, léger et rare. L'irradiation générale. Ton rire réduit au silence sous les éclats de jazz. Je suis envoûté par la force de ton bonheur. Si ma parole est tétanisée devant tes yeux, tes dents peuplent déjà les pages de mes carnets. Laisse-moi écrire tes cils et tracer tes lèvres roses. Laisse-moi

versifier ta main qui brûle ma peau nue. Ma tête est tombée contre ton sein et j'ai senti : ton cœur bat dans les hauteurs. Mais derrière, plus bas encore, je cherche le bruit sourd des entrailles qui grouillent de sentiment. Laisse-moi passer au-delà de ton thorax, briser la cage blanche, laisse-moi nager dans la musique de ton euphorie, laisse-moi me baigner de toi. Dansons encore. Dansons d'un mouvement fiévreux le culte de notre altérité. Et quand les vagues de plaisir se dissipent, tu reposes à jamais sur moi. Car même mes rêves n'ont pas ton odeur ; même mes rêves n'ont pas ton poids.

« Arthur ! Je viens de parcourir les poèmes que tu m'as envoyé hier ! C'est à peine croyable ! Tu es sur qu'ils sont bien de toi ? »

Il rigole. Silence au bout du fil.

« Non. Non. Je te chambre. Vraiment. C'est une réussite. Je n'y croyais presque plus. Et dis moi c'est marrant, je ne savais pas que tu aimais le jazz ? Arthur... Arthur ? »

Tu es ma muse, mon amour. Tu transmutes toute ma poésie. Mais regarde. Regarde ! Regarde autour de toi, cette pièce est une tornade de pages précieuses, toutes ses feuilles naissent de toi. Tous ces mots sont ceux d'un homme ivre de ton ravissement. Poèmes d'or. Rimes d'argent. Je suis rempli d'ambre et de miel. Tu souris. Tu dis c'est bien. Mais tu sors dans le jardin et tu fuis la forêt d'encre que je t'ai dédiée. Tu préfères encore fredonner pour les genêts sauvages et rire aux murmures des papillons vulcains. Je jalouse ta joie qui n'a pas besoin de ma présence. Je ne tolère pas ton absence qui m'assoiffe. Reviens. De mes champs tu as fertilisé le lexique et arrosé mon imagination. Reviens. Tu es la source de toutes mes allégories. Le timbre tempétueux de la Liberté mangeuse d'illusions, le calme charismatique du Respect dans son costume de velours, la démarche désarmante de la Mort au menton relevé. Je ne te laisse jamais seule bien longtemps. Je te retrouve, je te contrais à mes yeux. Où es-tu ? Reviens. Auréolée de jonquille, tu regardes le ciel. Panacée céleste, remède de tous mes maux. S'il te plaît tombe... juste encore un peu.

« C'est incroyable, vraiment. Je n'arrive toujours pas à y croire. C'est tout simplement un record. Tout de même je dois te mettre en garde... »

J'ai fait chavirer tes paupières qui se refuseront toujours à pleurer. Reste là. Tu dances encore dans l'obstination de ta folie malgré tes pieds fatigués, tes jambes maigres. Où vole le souffle de ta vie ? Je t'embrasse. J'inspire mille coccinelles de tes poumons. Elles me donnent le hoquet et je récite un jardin saccadé.

« ... le dernier est bizarre. J'ai peur que tu t'épuises Arthur. Fais attention à toi. Pense aussi à te reposer. Vas-y doucement. »

Je compose sur tes lèvres vertes. Elles ne s'étirent plus pour elles-mêmes et il me semble devoir leur donner l'encouragement d'un regard appuyé pour que la pudeur ne les oblige à sourire. Je compose sur ton regard dangereux et ta peau translucide. Tu es à moi. Je ne m'arrête pas. Je ne sais plus comment vivre sans le miel de ton esprit. Je sens la pénurie de mon nectar et je plonge plus profond jusqu'à saisir ton cœur sans ménagement.

« Arthur ? Il est tout juste sept heures du matin... Que se passe-t-il ? Tu tousses, est-ce que tout va bien ? Vide ? Qu'est-ce qui est vide ? Je ne t'entends pas très bien. Non. Non vraiment je ne comprends pas. Il

y a dans ton mouchoir des taches ? Des taches de coccinelles sans vie ? Mais enfin qu'est-ce que tu racontes ! Arthur ? Arthur ? »

J'ai tué la muse. L'être aux doigts de verre. L'alchimiste qui faisait de moi de l'or. Elle s'est allongée à l'aube dans la terre humide comme on se couche au soir après une longue journée. La joue contre le froid du monde, saisie par la gravité. Creuse des sillons d'or dans tes filons vermeilles, mon amour. Car je compose sur tes mains qui n'ont pas tremblé. La terre est lavée de ton sang, terreau au goût métallique qui en nourrissant par million la pédofaune, atteste des lois les plus élémentaires de la physique des particules. Rien ne se perd ; tout se transforme. Ainsi, jeune cadavre fatigué, console-toi. Laisse le vent desséché lécher tes larmes piégées au fond de tes orbites tièdes et le givre figer ton dernier sourire ; tu ne perds pas vraiment ton sang. Princesse de la lumière, de l'obscurité tu seras reine. Tu es l'immortelle, la poète sans voix de la nécromasse.

« Oui bonjour Arthur. Je n'ai pas reçu de nouveaux poèmes depuis quelque temps. Je sais que je t'ai dit de te reposer mais enfin je veux dire, il y a quand même une mesure entre tout et rien. Enfin vraiment, rappelle-moi ! »

J'ai décomposé sur ton corps pourri,
Et là encore, muse, tu nourris mes vers.
Je t'ai découpé en recueil,
Et j'ai mis ton cadavre en boîte.
J'ai vendu ton âme à l'art,
A prix d'or.

(1323 mots)